

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

MELANGES RELIGIEUX,
—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 4. MONTREAL, MARDI, 6 SEPTEMBRE 1842. No. 20.

LES PUSEYIENS ET L'ÉPISCOPAT ANGLICAIN.

Depuis le jour où les aveux des professeurs de l'Université d'Oxford ont été assez explicites pour faire maître dans le monde catholique des espérances qu'un avenir très rapproché de nous verra peut-être se réaliser ; depuis surtout que l'enseignement de ces doctes théologiens a déterminé plusieurs hommes éminens à étudier et à embrasser la foi catholique, les esprits qui suivent avec intérêt le travail de régénération qui s'opère dans l'Église anglicane, se préoccupent vivement de savoir quelle est la force numérique des puseistes, et quelle attitude prend l'épiscopat anglican vis-à-vis des réformateurs. Résoudre ces deux questions, c'est, on le comprend, donner la solution de la question religieuse qui s'agite en Angleterre. Aussi nous sommes-nous appliqués à recueillir les faits propres à les éclairer ; et, si nous ne nous trompons, ces faits montrent que les puseistes sont aujourd'hui en majorité à Oxford, qu'ils sont maîtres de la situation, qu'ils n'ont plus rien à craindre du mauvais vouloir de leurs antagonistes. D'autre part, l'épiscopat anglican, qui, dans le principe, s'était prononcé contre les puseistes, se ravise aujourd'hui, à la vue du prodigieux succès obtenu par leur enseignement ; il craint d'être brisé dans son immobilité, s'il cherche à opposer au torrent une digue ; il en prend son parti, et se range sous l'étendard levé par les docteurs Pusey et Newman.

Nous disons d'abord que les puseistes, à Oxford, sont maîtres du terrain ; oui, et c'est avec joie que nous constatons ce triomphe. Il y a six semaines à peine que la Providence a fourni à la nouvelle école l'occasion de compter les siens, afin, sans doute, de ranimer le courage de ces hommes pieux, abreuvés jusqu'ici de bien des dégoûts dans l'accomplissement de leur laborieuse tâche. C'est, à notre avis un événement d'une grande importance, que celui qui a permis d'apprécier la force numérique du parti d'Oxford au sein même de l'Université ; et nous croyons être agréables à nos lecteurs en le leur racontant avec quelques détails.

Le sept juin dernier, la ville d'Oxford présentait une physionomie des plus animées. Les membres de l'Université, évêques, lords, membres du parlement y arrivaient en toute hâte. Une assemblée générale y était convoquée pour décider une question qui, depuis plusieurs années, s'agitait dans son sein. Antérieurement à l'année 1836, le révérend Hampden avait publié un ouvrage intitulé : *Bampton lectures*, dans lequel se trouvaient émises plusieurs opinions hétérodoxes sur la doctrine de la trinité et des sacrements. Ces discours, sur les erreurs desquels on avait d'abord fermé les yeux, avaient été prononcés devant les étudiants de l'Université et avaient valu au professeur de nombreux suffrages. Mais en 1836, le docteur Hampden se trouve subitement arrêté dans sa carrière privilégiée, au moment où la reine, sous l'influence du ministère, vient de lui confier la chaire de *Regius professor* de

théologie. L'Université s'élève à cette promotion ; elle veut de son côté faire acte d'autorité, et nous la voyons adopter, dans une réunion solennelle, un statut qui censure le docteur Hampden, et décide que son cours sera suspendu jusqu'à ce qu'il fasse, *bonâ fide*, rétractation de ses erreurs. Le docteur Hampden, forcé à garder le silence, a publié depuis cette époque plusieurs ouvrages ; il a même livré au public une seconde édition de ses : *Lampton lectures* ; mais sans donner le moindre signe de repentir.

Les membres de l'Université, qui avaient appelé l'anathème sur la tête du docteur Hampden, formaient à Oxford le parti hostile à l'administration Melbourne, au ministère whig ; et, si l'on en croit certaines chroniques, la politique aurait eu plus d'influence sur leur conduite que le désir de conserver pure et intacte la doctrine de l'Eglise. Quoi qu'il en soit les amis du docteur Hampden étaient le moment de prendre leur revanche, et ils ont attendu six ans. Ce n'est que cette année qu'ils ont cru le moment opportun pour relever le professeur Hampden de la censure qui pesait sur lui.

Les doctrines puseistes ont fait depuis six années des progrès alarmans aux yeux d'une partie de l'Eglise anglicane ; plusieurs évêques ont pris la parole pour prévenir du danger. Identifier la cause du docteur Hampden à celle des ennemis du puseisme paraît devoir assurer le triomphe de la première. Ainsi raisonnaient les amis du docteur Hampden. Nous les voyons cependant procéder avec timidité et avec ruse ; c'est par surprise qu'ils cherchent à atteindre leur but. Le 12 mai dernier, ils proposèrent à l'Université un statut qui créait un nouveau bureau d'examen. Ce statut renfermait les germes de plusieurs changemens importans, et par suite de considérations dans lesquelles nous n'avons pas à entrer ici, il fut convenu qu'il serait proposé dans son ensemble, qu'il serait adopté ou refusé en bloc, sans qu'on eût à en discuter les clauses particulières. Le statut, dans ses dispositions générales, présentait assez d'avantages pour réunir la majorité des suffrages ; il fut en effet adopté. Mais un des articles de ce statut désigne les dignitaires de l'Université, qui seront désormais appelés à examiner les étudiants en théologie, et parmi eux se trouve le professeur auquel est confiée la chaire occupée en ce moment par le docteur Hampden. De là les amis de ce dernier concluaient que le docteur Hampden, appelé à examiner les étudiants en théologie, à leur accorder ou à leur refuser leurs grades universitaires, pourrait désormais professer, que l'Université, en adoptant le statut qui venait de lui être présenté, avait tacitement rescindé son jugement de 1836 ; et aussitôt le parti hostile aux puseistes d'annoncer avec satisfaction ce résultat. On se rend facilement compte de l'impression que dut produire cette nouvelle parmi les membres de l'Université qui avaient appuyé la condamnation du docteur Hampden. Des meetings sont convoqués dans tous les collèges, des pétitions sont adressées au chancelier : on proteste contre l'interprétation pharisaïque que les amis du professeur donnent à la clause du statut par laquelle ils justifient leur prétention. De son côté, le docteur Hampden veut assurer le succès de la tentative faite en sa faveur, et il cherche, dans ce but, à envelopper dans sa disgrâce tout le parti hostile aux puseistes. Le professeur remonte en chaire, et se pose comme une victime des *Iructarians* ; attaque avec plus de violence que de raison les docteurs de la nouvelle école, dans un dis-

cours sur les trente-neuf articles, dans lequel il cherche surtout à combattre le fameux traité connu sous le numéro quatre-vingt-dix.

Ce discours eut pour effet de fomentier l'agitation. Les puseistes veulent soumettre de nouveau la question à l'Université ; on en appelle à une assemblée générale ; tous ses membres sont convoqués. Oxford se divise en deux camps bien distincts : celui des puseistes et celui des hampdenistes. Ces derniers signalent leurs adversaires à l'indignation publique en les accusant de papisme ; ils cherchent à les accabler, en provoquant contre eux le cri sinistre : A bas les papistes ! Mais en dépit de leurs efforts, le moment solennel où l'Université va prononcer est arrivé ; ses membres passent au scrutin, et 336 voix contre 219 se prononcent pour les papistes ! Le docteur Hampden ne peut pas reprendre sa chaire ; la censure prononcée contre lui est encore en pleine vigueur. Chacun peut apprécier l'effet moral produit par ce vote. Non seulement il constate la force numérique des puseistes, mais il les représente comme les gardiens vigilans de l'orthodoxie de l'Église anglicane. C'est avec raison que le *Times* s'écriait, en rendant compte de cette lutte, qu'il était impossible de fournir aux partisans du *tracts*, l'occasion d'un triomphe plus éclatant. Car qu'on ne dise pas que certains membres de l'Université ont pu voter avec les puseistes sans partager leurs opinions ; non, le docteur Hampden a pris soin de nous assurer lui-même que ses antagonistes sont les puseistes, et les puseistes seuls.

Voilà donc la nouvelle école d'Oxford en majorité même dans l'Université ; c'est elle qui élève la voix pour signaler les erreurs dont on cherche à entacher la doctrine de l'Église. Que pouvait l'épiscopat anglican au milieu d'un concours de circonstances qui, contre toutes ses prévisions, fait des hommes dont hier il signalait le zèle avec méfiance les plus fidèles champions de l'orthodoxie ? L'épiscopat passe de leur côté ; il fait plus, il semble aspirer à diriger le mouvement auquel il n'a pu résister. Nous disons donc que les évêques anglicans favorisent aujourd'hui le développement des doctrines qu'ils ont d'abord combattues. C'est ce qu'il nous sera facile de démontrer. Constans d'abord qu'à la dernière convocation d'Oxford, les évêques d'Exeter, de Glasgow, de Liandaff, de Sodor, ont tous voté avec les puseistes contre le docteur Hampden. Mais ceci n'est pas tout. L'évêque d'Oxford, qui fit suspendre, il y a quelques mois, la publication des *Tracts*, en déclarant "cette publication dangereuse et propre à troubler la paix de l'Église," rétracte aujourd'hui d'une manière solennelle son premier jugement. Écoutons-le plutôt, nous dire lui-même ce qu'il pense des puseistes :

"..... Ces quatre dernières années ont été témoins du rapide développement de principes que le monde a identifiés avec Oxford. Ces principes ont, dans ce court espace de temps, pris racine non seulement dans notre voisinage et les diverses parties de l'Angleterre, mais ils ont passé les rives de notre île, et nous les trouvons implantés aujourd'hui, du nord au midi, de l'est à l'ouest, partout où l'on rencontre des membres de l'Église anglicane.

"..... Malgré leurs fautes, les Traités pour le temps présent (*Tracts for the Times*) ont exercé, sous plusieurs rapports, une heureuse influence. Leur effet, sur les personnes qui ne sont pas en communion avec nous, les dissidens et les romanistes (catholiques), a été très-sensible. Mais c'est surtout au sein de notre Église, qu'il est impossible de méconnaître leur bienfaisante ac-

tion. Comment méconnaître la renaissance dont nous sommes témoins, ce désir d'unité qui partout se manifeste ? Le sentiment de notre schisme coupable se développe ; on soupire après cette discipline que nous avons presque entièrement perdue ; on veut que l'obéissance à l'autorité ecclésiastique soit plus prompte et plus parfaite, que les fêtes et les jeûnes de l'Eglise soient mieux observés ; que les sacrements soient administrés avec plus de décence et de respect, que la dévotion et l'abnégation deviennent plus générales. En présence de ce mouvement, du progrès que ces idées ont fait depuis dix ans, il est impossible de ne pas reconnaître que les auteurs des *Tracts* ont été les humbles instrumens de la Providence, en secondant le développement de ce travail intellectuel."

Le prélat parle ensuite de la célébration des offices et des fêtes :

"Deux services faits le dimanche dans les paroisses où jusqu'ici on n'en a célébré qu'un seul, l'observation des fêtes du carême, de la Semaine-Sainte, des Quatre-Temps et les Rogations, peuvent nous aider à arriver peu à peu à avoir dans nos églises un service quotidien. Les jeûnes de l'Eglise accoutumeront peu à peu les fidèles à l'abnégation, et nous espérons que le luxe diminuera à mesure que nous verrons augmenter les aumônes du riche."

Nos lecteurs qui se rappellent les extraits du *British Critic*, que nous avons mis sous leurs yeux, s'aperçoivent que les réformes désirées par Mgr. d'Oxford, sont depuis longtemps demandées par les savans professeurs de cette Université et que l'évêque adopte entièrement leurs vues. Voilà en outre un aveu qui prouve que les évêques anglicans ne se font pas illusion sur la profondeur de la plaie creusée par le protestantisme au sein de la société anglaise :

"Croyez-moi, ce dont nous avons le plus grand besoin, c'est la paix, afin que l'Eglise puisse se fortifier et pourvoir au besoin spirituel de *populations qui se précipitent vers l'athéisme faute d'instruction religieuse*. C'est à l'ombre de la paix que l'Eglise se préparera au dénouement de la lutte terrible engagée entre le bien et le mal, dénouement vers lequel on nous pousse avec une prodigieuse rapidité."

Ainsi donc, Mgr. d'Oxford s'attend dans un avenir prochain à quelque grand changement dans la situation religieuse de l'Angleterre ; il en sent la nécessité, et cette conviction qu'il partage avec les puseistes, est aussi celle de plusieurs autres évêques. Une feuille protestante de Londres le constatait en ces termes, il y a quelques jours :

"Il sera consolant, nous dit le *Morning-Post*, organe du haut clergé, pour tous les amis de l'Eglise qui regrettent le relâchement de la discipline et la perversion des doctrines de l'Eglise d'Angleterre, d'apprendre que les évêques d'Edimbourg et de Glasgow, ont dans leurs instructions au clergé de leurs diocèses, adopté la ligne de conduite de l'évêque d'Oxford. Ils ont encouragé ceux de leurs ecclésiastiques qui s'efforcent de restaurer la pureté des premiers siècles, et ils leur ont fait, dans les termes les plus énergiques, un devoir de continuer leurs efforts."

"Depuis quelque temps, continue la feuille, l'épiscopat écossais sent la nécessité de se conformer avec rigidité aux prescriptions de la rubrique du livre de prières (*book of common prayer*), ainsi qu'aux articles, homélies et canons

de l'Eglise, prescriptions depuis si longtemps négligées, sinon entièrement abandonnées."

Ajoutons à la liste de ces prélats le nom de l'évêque de Salisbury. C'est en présence du primat d'Angleterre et de l'évêque de Londres qu'il a prononcé le discours remarquable dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire que quelques phrases. Ce discours avait pour texte ces paroles de l'Evangile selon saint Jean : "Afin que tous ne soient qu'un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous : qu'ils soient de même en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé."

L'évêque d'Oxford nous a dit que l'église anglicane, par défaut d'instruction, laissait le peuple marcher à l'athéisme, l'évêque de Salisbury reconnaît de son côté l'impuissance de l'anglicanisme pour porter au loin les lumières de l'Evangile.

"Je le déclare, quoique à regret, nous dit-il, nos missions n'ont aucun succès. Quelle en est la cause?—Le manque d'unité. Comment peut-on espérer de convertir les nations infidèles lorsqu'on n'est pas dans l'unité par Jésus-Christ? A qui peut-on faire accepter les doctrines du christianisme, lorsqu'on offre à tous les yeux le spectacle des divisions les plus profondes, du schisme et des hérésies?"

Écoutez encore :

"Nous n'avons pas de théories ; la pratique, chez nous, est morte ; la religion pour nous, est nominale!"....." Ah ! quand l'unité, qui doit donner la vie à toute l'Eglise du Christ, sera-t-elle rétablie ? C'est là notre ardent désir....."

"Oui, l'unité est désirable, et elle est aujourd'hui ardemment désirée : on peut même dire qu'elle l'est avec excès ; car, d'un côté, un grand nombre, par amour de l'unité, se rapprochent de Rome avec un empressement qui ne connaît plus de bornes, et, sans doute l'évêque de Rome est le premier évêque du monde ; mais Rome a des réformes à opérer, sans lesquelles l'union est impossible."

Ailleurs, Mgr. de Salisbury proteste au nom de l'anglicanisme contre la dénomination d'Eglise établie par la loi qui lui est officiellement donnée :

"Malgré l'union, a-t-il dit, qui existe entre l'Eglise et l'Etat, ELLE N'EST PAS ÉTABLIE PAR LA LOI, elle remonte aux apôtres..... Cette Eglise d'Angleterre a trop vécu séparée des latins, séparée des grecs, séparée du monde ; aujourd'hui elle est divisée dans son propre sein ; il faudrait qu'elle eût de l'unité dans ses doctrines, dans ses pratiques, une discipline réelle, pour s'offrir elle-même modèle, pour être un centre d'unité !"

Recueillons ces précieux aveux, et ces explications plus précieuses encore ! Constatons avec joie les immenses progrès faits depuis deux mois par l'Eglise anglicane, dans la voie qui semble devoir amener sa réunion avec Rome. Déjà elle proclame le Souverain-Pontife, le premier des évêques ; déjà elle se familiarise avec l'idée d'une réconciliation ! Son isolement l'accable ; elle confesse qu'un schisme coupable a ébranlé ses fondemens. Que pourrions nous désirer d'avantage, dans le court espace de temps qui marque son retour ! Les événemens dont nous sommes témoins parlent avec assez d'éloquence, pour intéresser le monde catholique en faveur de l'Angleterre ; les prières de l'Eglise opéreront bientôt de nouveaux prodiges. Ce qui se passe

dans le secret des cœurs est voilé à la curiosité inquiète du public. Qui sait les consolations que l'apôtre de l'Angleterre va porter au cœur du vicaire de Jésus-Christ. Tout ce que nous savons, c'est qu'il part pour la ville sainte, et que les fidèles l'y accompagneront de leurs prières, soutenus par l'espérance qu'il exprimait lui-même dans son admirable lettre, sur l'unité catholique : "Que le gage le plus certain que nous puissions avoir, que Dieu veut accorder une grande grâce à l'Angleterre, c'est qu'il inspire à son épouse de lui en faire la demande."

Univers.

Quelques-uns de nos abonnés ayant désapprouvé la nouvelle commencée dans notre journal sous le titre : *Devoirs d'une femme*, nous nous abstenons de la continuer. Nous l'avons dit, notre désir est de nous conformer autant que possible au goût de nos lecteurs. Quoique dans ce cas il y ait réclamation de la part d'un très-petit nombre seulement, comme il importe peu d'ailleurs à la majorité restante que cette nouvelle soit ou non continuée, nous nous empressons de donner satisfaction aux uns, puisque nous pouvons la faire sans nuire ou déplaire aux autres.

La retraite ecclésiastique, présidée par Monseigneur, s'est terminée vendredi dernier. 96 prêtres en suivirent les exercices qui furent dirigés pendant tout ce temps par le R. P. Tellier, homme profondément versé dans la spiritualité et directeur consommé. Une autre retraite, pour ceux de Messieurs du clergé qui n'ont pu assister à la première, sera donnée le 14 de ce mois par Monseigneur. Ce grand nombre de prêtres et leur saint empressement à chercher de nouveaux secours dans la retraite pour la grande œuvre dont ils sont chargés, doit être pour cet heureux diocèse un spectacle plein de consolantes espérances, une garantie de plus à son bonheur futur.

Le dimanche, 28, Mgr. fit une ordination de deux prêtres, d'un diacre et de deux tonsurés. Les prêtres sont MM. Lévêque et Dogherty; le diacre M. Tétro; et les tonsurés MM. Desnoyers et Menard.

Québec, 27 août.—La paroisse de l'Islet vient d'avoir part aussi aux bienfaits d'une retraite. Cette retraite, donnée sous la direction de M. Mailloux, vicaire-général, a réuni 18 prêtres qui tous ont mis la main à la sainte œuvre. Les fruits de salut ont été comme ailleurs, nombreux et consolants. On a compté de 1700 à 1800 communiant. Un frère séparé, natif de l'Isle Jersey, a fait abjuration le lendemain de la clôture de la retraite. On dit que les paroissiens de l'Islet ont formé à cette occasion, le louable projet d'élever un monument d'action de grâces.

Ce journal a déjà annoncé les heureux résultats opérés à la retraite de St.-Thomas, donnée peu de temps auparavant. Aujourd'hui, nous sommes à même de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'adresse suivante, lue en présence de tout le peuple à la sortie de l'église.

Au révérend M. M. Mailloux, grand-vicaire pour le diocèse de Québec.

MONSIEUR LE GRAND-VICAIRE,—Tous les paroissiens de St.-Thomas, pénétrés de gratitude pour le zèle et la charité dont vous venez de nous donner un si bel exemple dans le cours de la retraite qui vient de finir, s'empres- sent, avant votre départ, de vous exprimer d'une manière non équivoque, leur

reconnaissance pour la régénération morale qui vient de s'opérer chez eux, par vos soins et par les grâces toutes particulières attachées à la visite pastorale qui l'a suivie.

Notre entier dévouement pour notre avancement dans la vertu, les fatigues et les privations de tout genre que vous avez éprouvées pendant ce temps, pour le salut de nos âmes, ne seront pas, avec le secours du Très-Haut, perdus pour elles : et serviront d'exemple et de drapeau de ralliement vers lesquels devront se diriger tous les efforts de ceux que la tourmente des passions et les misères de la vie auraient écartés de la belle voie que vous venez de nous tracer.

En retour des adieux si tendres et si charitables que vous nous avez adressés, nous formons des vœux et nous adresserons des prières au ciel pour qu'il vous fasse jouir d'une longue vie et d'une sante inaltérable ; vous donnant par là les moyens de porter à d'autres, qui pourraient en avoir besoin comme nous, la parole de Dieu si forte et si efficace dans votre bouche.

Au nom de la paroisse en masse, nous avons l'honneur d'être, monsieur le Grand-Vicaire, vos très-humbles et très-obéissans serviteurs,

ANT. A. COUILLARD, ET. TACHÉ, PRS. TÊTU, J.-BTE. DUPUIS.

St. Thomas, 5 août 1842.

Gazette de Québec.

Ordination.—Samedi dernier. Mgr. l'évêque de Québec a conféré la prêtrise, dans l'église paroissiale de Nicolet, à MM. Charles Olivier Caron et Thomas Caron, diacres, tout deux professeurs au séminaire du lieu. *Idem.*

Couvent de St. Roch.—C'est dimanche dernier qu'a été faite, par Mgr. de Sidlyme, la bénédiction de la première pierre du couvent de St. Roch. Les vêpres n'ont commencé qu'à deux heures et demie pour donner aux citoyens de la Haute-Ville et du faubourg St. Jean l'avantage d'assister à la cérémonie. Immédiatement après les vêpres et avant la sortie du clergé pour se rendre au lieu du couvent, M. Chiniqui a fait une belle improvisation sur le sujet de la circonstance. Il a pris pour texte : *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam.* Il a très-bien développé son texte. De même que les plus grands moyens sont insuffisants pour opérer quelque chose quand le Seigneur ne met pas la main à l'œuvre, de même aussi un grain jeté dans la balance, quand il est protégé par la main de Dieu, est la pierre angulaire d'un édifice qui a fini par abriter toutes les nations de la terre. Les petits moyens et les grands effets sont les signes distinctifs des œuvres de Dieu. Il a rappelé l'histoire d'Esther, de cette femme timide qui sauva sa nation tout entière du glaive du tyran, ainsi que le triomphe de la faible veuve de Béthulie sur l'orgueilleux Holopherne.

Comment donc ces femmes sans force eussent-elles triomphé de ces puissans ennemis de leur patrie si Dieu n'avait soutenu l'édifice près de s'écrouler ? Ne sont-ce donc pas là de petits moyens et de grands résultats ? Il a proclamé le zèle des canadiens pour l'éducation et la religion qui pour eux marchent de pair et qui, outre la conviction de la foi pour l'une d'elles, sont des attributs nationaux. "L'idée d'établir un couvent parmi vous, a-t-il dit, habitans de St. Roch, est une pensée descendue du Ciel..... Ce sera un jour de bonheur pour vous que celui où il vous sera donné de posséder de ces vierges angéliques qui sont partout si utiles et partout si désirées. Vous ne savez peut-être pas toute l'influence qu'exercent sur la civilisation de l'Orient

ces quelques vierges jetées au milieu des tures et des chrétiens schismatiques. C'est par leur moyen, faible en apparence, que les missionnaires, qui ont envahi le monde de leur amour et de leur zèle ardent, opèrent cette transition que l'on avance avec étonnement." Qu'il soit permis de remarquer ici avec le prédicateur, (ce qu'on ne peut pas nier.) que cette époque est une époque de transition, mais d'une heureuse transition vers les idées libérales qui ne sont dans la réalité qu'un passage, qu'un intermédiaire entre les idées voltairiennes, filles du protestantisme, et la religion véritable. Dix années ont suffi pour produire ce changement remarquable. On n'a pas dix autres années pour produire dans ce bouleversement de la nature morale. Cette question, si elle était dévolue, jetterait de la lumière sur l'état antérieur, actuel et futur de la société. Revenons au prédicateur.

"A la vue de ces vierges inoffensives habillées de noir, les préjugés de l'ignorance et le fanatisme des sectaires du prophète tombent, et l'on entend foule dans le sein de la véritable église." Il a ajouté que "les missionnaires des Etats Unis ont reconnu la grande influence des religieuses sur l'expansion du catholicisme... Les Canadiens sont pauvres, dit-on; mais comment se fait-il donc que malgré la misère du temps, ils opèrent des œuvres si grandes? C'est qu'il y a parmi eux l'unité et l'expansion... Ce couvent, qui bientôt sera d'une si grande influence sur l'éducation et sur les mœurs de la jeune génération de St. Roch, est encore un démenti donné à vos ennemis de toutes manières qui vous traitent d'ignorans Canadiens. Ou sont donc à eux leurs institutions d'éducation, et qu'ont-ils produit, malgré leurs richesses, en face de nos magnifiques établissemens qui sont élevés sur tous les coins du pays? *Nisi Dominus edificaverit domum in vanum laboraverunt qui edificant eam.* Quand ils passeront près de cette maison que vous élevez à l'éducation, à la religion; quand ils entendront la voix de ces vierges pures, ils s'écrieront que depuis trois cents ans qu'ils existent, ils n'ont jamais rien vu de semblable parmi eux. Elles sont un moyen, faible en apparence, pour changer les peuples. Mais de même que quelques gouttes d'huile jetées sur la vague mugissante, apaisent et calment cet océan qui menace de franchir les limites que lui a marquées le Créateur, de même ces quelques vierges placées et comme perdues dans une immense population, calmeront le flot des passions humaines, etc...." Tels sont à peu près les quelques phrases que nous avons pu recueillir.

Aussitôt après le discours, la foule a défilé en suivant la procession. Le discours était extrêmement nombreux. La collecte, nous informe-t-on, s'est élevée à £150. Outre cette somme, l'on peut signaler la générosité des maîtres-maîtres qui ont entrepris gratis les assemblages de toutes les ouvertures de ce grand édifice.

Le couvent dont les fondations sont déjà jetées aura cent pieds de long sur 40 pieds de profondeur, et chacune des ailes adossées à l'édifice 40 pieds de long sur 20 de large; de sorte que chaque face latérale présentera une longueur de 80 pieds. *Idem.*

Colonne de Tempérance.—Jeudi prochain, (1 septembre) à la Pointe-Lévy, aura lieu la bénédiction de la Colonne de Tempérance érigée sur la côte en face du jardin du curé. Après une messe solennelle qui sera chantée à 8 heures du matin, Mgr. de Sydnie précédé du clergé se rendra au monument pour l'y

bénir. Il y aura sans doute un concours immense. La Tempérance est une époque pour le Canada comme elle l'est pour l'Irlande ; et des monuments élevés sur les divers points du pays attestant son existence comme les douze pierres amoncelées au milieu du Jourdain rappelaient aux Hébreux le passage de leurs pères au milieu de ce fleuve après la sortie d'Égypte. Ce qu'il y a de remarquable c'est que l'expansion de la Tempérance va de pair avec l'expansion de l'éducation. Car partout où la Tempérance s'établit on voit aussi s'établir des écoles. Tous ceux donc qui ont à cœur le bonheur de leur pays doivent voir avec plaisir l'érection de ces monuments qui sont comme des signes salutaires du changement du peuple Canadien.

FRANCE.—*Mandement de Mgr. l'archevêque de Paris, qui prescrit des prières pour le repos de l'âme de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans.*

Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans n'est plus.

Un roi que la providence a si souvent et si miraculeusement protégé, et qui nous a préservés nous-mêmes de tant de dangers, une pieuse reine éprouvée par de si nombreuses et de si cruelles alarmes, sont frappés subitement et sans aucun signe précurseur de cet horrible coup de foudre. Les princes et les princesses pleurent sur un frère auquel ils étaient unis par une tendre amitié, sur une sœur chérie, qui, comme épouse et comme mère, a si promptement mesuré toute l'étendue de son infortune, sur des enfants encore trop jeunes pour comprendre le malheur de n'avoir plus de père.

Un instant a suffi à la mort pour rompre tous ces liens, pour enlever à la France un gage puissant de sa future sécurité et à l'armée un chef qui avait conquis sa confiance par sa justice, son courage, la loyauté de son caractère. Quel tombeau que celui où vont se perdre de si hautes destinées, et duquel Dieu fait sortir, pour nous instruire, de si grandes et de si salutaires leçons !

O mort, que tu es terrible, quand tu arraches comme l'herbe des champs ces grandes existences sur lesquelles repose la paix des empires ! mais que tu es sage, quand tu nous fais apprécier à leur juste valeur le pouvoir, la gloire et la fortune !

Tu ne les anéantis dans le rang suprême, que pour nous avertir de ce que peuvent valoir, dans les rangs inférieurs, ces objets de nos, ardentes convoitises, cette éternelle cause de nos discordes : *O mors ! bonum est iudicium tuum.*

O mort ! qu'il est bon ton jugement, quand tu nous montres que la vie, avec laquelle disparaissent tous ces biens fragiles, peut-être brisée par l'accident le plus commun, et ne laisser après elle que d'amères douleurs.

Que n'avez-vous pu assister, nos très chers frères, à cette scène de désolation où la vie du jeune prince s'échappait parmi les larmes, les cris déchirants, les tendres embrassements de sa royale famille ! Que n'avez-vous été les témoins des terribles émotions d'une épouse, d'une mère, qui, au lieu d'un époux qu'elle avait laissé plein de jeunesse et de vie, ne retrouvait plus qu'un cercueil et des orphelins ! O mort, que ton jugement est terrible ! *O mors, quàm amara est memoria tua !* Et cependant, ô mon Dieu, vous voulez qu'il nous soit utile. Il le sera, N. T. C. F., si nous méditons sur celui qu'elle vient de prononcer en tranchant le fil d'une vie que le roi n'aurait pas hésité à racheter au prix de sa couronne. Nous savons maintenant ce que vaut la fortune la plus brillante. Le tombeau qui vient de s'ouvrir, nous rap-

pelle celui où nous descendrons nous-mêmes. Au souvenir d'une catastrophe aussi imprévue, nous penserons que Dieu a *mesuré nos jours*, et qu'il lui a plu de nous en laisser ignorer le nombre. Sous l'impression de ces grandes pensées, nous serons moins absorbés par des soins tout matériels, moins séduits par les rêves de l'ambition et de la gloire, source trop certaine de nos divisions.

La société ne serait pas le triste théâtre des plus cruels déchirements, si tant de personnes ne se persuadaient que la mort n'a aucune révélation à leur faire, aucun conseil à leur donner. C'est là l'erreur qui désole le monde. Le jour où nous serons bien convaincus que l'homme ne vit pas tout entier en deçà du tombeau, mais qu'il a un ciel à conquérir, la terre deviendra plus paisible et les hommes plus heureux.

Les rivalités, les luttes des partis cesseront bientôt d'être dangereuses, si nous entendons avec respect, si nous réalisons dans notre conduite ces paroles du sage : *Crains Dieu, et garde ses commandements : car c'est là tout l'homme ; et sache que Dieu examinera dans son jugement ce que nous aurons fait de bien et de mal.*

Méditons-les aujourd'hui plus que jamais, ces paroles toutes-puissantes pour calmer nos passions. Avec elles nous pouvons donner la paix à notre cœur, nous pourrions la faire régner dans nos familles, elle peut triompher dans la France entière.

Ce mandement se termine par le dispositif qui suit :

1^o. Le 30 de ce mois aura lieu le convoi de très-haut, très-puissant, très-excellent prince Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri d'Orléans, duc d'Orléans, prince royal.

Le service solennel et les obsèques de S. A. R. seront célébrés le 3 du mois d'août, à 11 heures du matin, dans l'église de Notre-Dame.

2^o. Le lundi 25 juillet, un service sera célébré dans toutes les églises du diocèse, dans les séminaires, collèges, hospices, etc.

3^o. Il ne sera fait aucun discours ni oraison funèbre.

4^o. Tous les prêtres diront à la messe l'oraison *In die obitus*.

5^o. Le présent mandement et la lettre du roi seront lus, le dimanche 25 juillet, au prône des églises paroissiales, et dans les chapelles des établissements sus-désignés, et affichés partout où besoin sera.

ANGLETERRE.—Une magnifique chapelle catholique a dû être ouverte à Swan le dimanche 24 juillet. La dédicace a été faite par le très-révérénd docteur Brown, et le sermon prêché par le révérend M. Sibthorpe. Une église catholique, dédiée à sainte Anne, est en cours de construction à Liverpool. Un ecclésiastique très populaire, le révérend M. Crost, est déjà désigné comme bénéficiaire.

Morning-Register.

—Le révérend M. Magee, chapelain de M. O'Connell, à Londres, et pasteur de la chapelle de Westminster, vient de recevoir du Souverain-Pontife un bref qui l'élève au rang de prélat, et le nomme camérier de Sa Sainteté.

Univers.

ESPAGNE.—La capitale de l'Espagne vient d'être témoin d'un acte de piété qui rappelle des jours glorieux pour la monarchie et pour l'église : le récit suivant est emprunté aux feuilles religieuses de Madrid

“ Le 6 du courant, à l'entrée de la nuit, le saint viatique, sorti de la pa-

roisse Saint-Louis, était porté à un malade du voisinage, lorsque le cortège de la reine Isabelle et de sa sœur, qui revenaient de la promenade, arriva dans la rue, au moment où le prêtre venait d'entrer dans la maison du malade. Isabelle et sa sœur ne s'en crurent pas moins obligées de remplir un devoir auquel leurs ancêtres n'ont jamais manqué. Elles descendirent de voiture, entrèrent dans la maison du malade, et y restèrent agenouillées jusqu'à ce que le prêtre eût accompli son ministère.

Ensuite le ministre du Seigneur monta dans la voiture, et les augustes enfans suivirent à pied. Le saint viatique étant rentré à l'église, Isabelle et sa sœur vinrent se placer à genoux devant le maître-autel, jusqu'à ce que le *Tantum ergo* fût chanté. Elles furent alors reconduites par le prêtre administrant, qui leur donna l'eau bénite, et elles remontèrent en voiture, au son des cloches, et aux applaudissemens d'une foule nombreuse, attirée par l'accomplissement de cette acte de dévotion. On pleurait de plaisir ; on éclata en acclamations, en cris de : *Vive la reine* . Le bruit et l'enthousiasme étaient tels que l'on eût cru une commotion populaire."

Quelle leçon pour ceux qui demandent ! dit à ce sujet *el Reparador* ; *Vive la reine catholique* ! s'écrie le peuple en voyant sa souveraine imiter la piété de ses saints aïeux ; et ce même peuple se tait, est muet ; il ne se trouve pas un enfant qui ouvre la bouche, lorsqu'on le voit se rendre aux *cortès* et aux cérémonies civiles ou militaires. Quelle vérité dans ce que disait son auguste mère, dans le mémorandum manifeste du 4 octobre 1833 : " Que nul n'osera commander aux Espagnols, s'il ne respecte les objets de sa croyance catholique ; et que la religion et la monarchie sont pour l'Espagne des éléments de vie."



BIOGRAPHIE.

L'ABBÉ LACORDAIRE.

L'abbé Henri Lacordaire est né à Recey-sur-Ource, en Bourgogne. Son père était un honnête médecin d'un talent assez médiocre, et sa mère, une femme d'une éminente piété. Des deux frères de l'abbé Lacordaire, l'aîné est aujourd'hui un ingénieur d'un haut mérite ; l'autre, Théodore Lacordaire, un professeur distingué de l'Université de Liège.

Henri, tout petit encore, était d'une pétulance et d'une vivacité inouïes. L'espièglerie avec ses mille stratagèmes innocents, semblait former le fonds de ce caractère mobile qu'aucune passion ne fixait encore.

Le jeune Henri, cependant, chérissait sa mère, et au plus fort de ses incartades, de ses ruses et de ses orages enfantins, un mot d'elle, un regard sévère, un geste impérial, le rappelaient vite à l'ordre, et c'était un spectacle charmant que de voir cet enfant brouillon et évaporé, prendre tout à coup une pose grave et contristée, et venir se jeter, la larme à l'œil et les joues enflammées, entre les bras de sa mère, qui lui pardonnait par un baiser.

Madame Lacordaire, pourtant, avait peur de l'avenir pour ce fils chéri, dont la mauvaise tête renfermait des menaces de tempêtes plus terribles ; mais elle se consolait un peu devant son ingénuité et sa candeur angéliques.

L'amour de l'étude le saisit de bonne heure : il avait à peine six ans. On le fit entrer plus tard au collège de Dijon. Son intelligence et ses succès furent remarquables ; mais il s'opéra bientôt dans cette jeune âme ardente et

dévorée d'une curiosité philosophique, une réaction fatale. Sa mère lui avait inculqué le sentiment religieux. L'esprit de collège, la contagion, peut-être, de quelques conversations incrédules, l'organisation d'Henri portée vers tous les extrêmes, et qui trouvait des motifs de fierté dans les discussions contradictoires, où il dominait, en firent un voltairien forcené, un de ces apôtres fervents de la raison, dont ils se servent pour se barricader dans le doute et pour rire de toute croyance religieuse. De la philosophie voltairienne (si jamais Arouet de Voltaire a été philosophe), Henri Lacordaire tomba dans l'athéisme le plus complet, et il l'avoua naïvement et sans arrière-pensée. Beaucoup de hauts esprits, plus tard l'honneur du sacerdoce et de la foi catholique, en sont venus là : une fois sur la pente de l'erreur, on roule infailliblement à l'abîme ; mais les forts et les puissants remontent tôt ou tard à la lumière, pour ne plus la perdre de vue.

Henri Lacordaire acheva sa philosophie, puis son droit avec ces tristes idées.

Nous l'avons dit, Henri avait un grand fonds d'orgueil. Cet orgueil naissant se trouva surtout développé par les succès qu'il remporta à Dijon sur la scène de Thalie et de Melpomène. Comme plusieurs autres grandes cités, Dijon avait un théâtre desservi par des jeunes gens de la ville. Lacordaire brillait entre tous, dans ses rôles, par la fougue de la passion et du sentiment ; sa facilité à se grimier, à dessiner une physionomie, à suivre un caractère dans toutes ses nuances, ses gestes naturels, son débit chaleureux, lui acquirent une belle réputation d'acteur ; aussi le consultait-on avec respect sur une pose, sur une inflexion de voix, sur une entrée ou une sortie embarrassante. Il eut le Talma de tous ces comédiens improvisés. Il était couronné roi de cette scène bourgeoise, et sans aucun doute, le conférencier célèbre de Notre-Dame doit beaucoup de sa puissance oratoire à l'acteur de Dijon.

En 1821, Henri Lacordaire ayant fini son droit, vint à Paris. M. de Riambourg, président de chambre à Dijon, un des magistrats les plus intègres, les plus savants et les plus pieux de notre temps, et que la mort vient d'enlever à la magistrature et à la religion, le recommanda vivement à M. Alexandre Guillemin, alors avocat à la Cour royale.

Dès la première entrevue, M. Guillemin reconnut la grande intelligence de Henri Lacordaire, et pensant, en homme de religion profonde qu'il était lui-même, que le protégé de M. de Riambourg avait une foi pratique, sans préambule il lui proposa un directeur de conscience.

"Je n'y vois qu'une difficulté," répondit le jeune Lacordaire avec naïveté et dignité, "je ne crois pas, monsieur."

Cette réponse sincère et inattendue surprit M. Guillemin, sans le déconcerter. Il ne s'attacha pas moins Henri, et lorsqu'en 1822 il eut été nommé avocat à la Cour de cassation, pendant dix-huit mois son jeune collaborateur lui donna des marques nombreuses de son savoir et de sa pénétration dans les affaires.

M. Guillemin rêvait alors le plus brillant avenir pour Henri Lacordaire dans la carrière du barreau.

Il y avait deux ans déjà qu'Henri habitait Paris, lorsqu'au mois de mai 1823 il entra dans le cabinet de travail de son patron, et lui apprit qu'il allait le quitter pour s'enfermer dans un séminaire. Comme La Harpe, Henri La-

cordaire avait été converti au catholicisme par la lecture assidue de la Bible. L'étonnement de M. Guillemin égala sa joie.

Après quelques démarches nécessaires, Henri Lacordaire entra au séminaire, en qualité d'élève de théologie, après avoir obtenu une demi-bourse, par l'entremise de son ancien patron.

A partir de ce moment suprême, le jeune homme athée de Dijon, le clerc philosophe de 1821 de M. Guillemin, cessèrent d'exister. Nous l'avons dit, dans les organisations ardentes les extrêmes se touchent. La piété et la régularité d'Henri Lacordaire furent exemplaires. Il en poussa l'excès jusqu'à vouloir anéantir l'élément rationnel dans l'homme. Il établit les principes d'un ultramontisme exagéré, et il les soutint avec une verve et une chaleur que ses supérieurs désapprouvèrent formellement. A son sujet, il y eut une petite émeute intérieure, et le conseil des chefs se réunit pour l'étouffer. Henri fut accusé d'avoir une imagination malade ; on nia son jugement ; on le condamna à se taire ; on l'avait surnommé la *Bouteille à l'encre*.

Au premier sermon qu'il prononça au réfectoire, selon l'usage, M. le supérieur déclara que c'était du galimatias, dépourvu de tout sens et ridicule. Ce jugement était plus que rigide : il n'effraya point le jeune séminariste. Le talent a le sentiment secret de sa force qui tôt ou tard doit se révéler.

Du reste, les doctrines de M. de Lamennais, dont l'*Essai sur l'Indifférence* remuait alors les esprits, n'avaient pas peu contribué, Henri Lacordaire le savait, à la condamnation temporaire dont ses chefs venaient de le frapper.

Quoiqu'il en soit, l'abbé Lacordaire quitta le séminaire pour prendre la charge d'aumônier au collège d'Henri IV.

L'étude de la philosophie et de la science le fortifia et le grandit dans le silence.

Son zèle, ses soins, sa bonté expansive transformèrent en véritable culte l'affection que les élèves lui vouèrent.

Pendant la Révolution de Juillet venait d'éclater. M. de Lamennais, dont la renommée était alors à son apogée, se fit écrivain politique et fonda l'*Avenir*, ce journal, où les questions religieuses les plus élevées, les plus délicates, furent traitées au point de vue de la liberté et de l'émancipation complète de l'Eglise. M. de Lamennais, qui avait réuni autour de lui l'élite du jeune clergé, attacha l'abbé Lacordaire à la collaboration de l'*Avenir*. La fougue emportée de ce jeune prêtre, surtout la franchise abrupte de ses opinions, compromirent cette louable entreprise. De toutes parts abondaient les récriminations de l'épiscopat, dont la prudence s'épouvantait d'une audace intempestive, qui établissait dans les rangs de l'Eglise un camp nouveau d'ultramontanisme outré et de politique militante.

Les abonnements du clergé cessèrent par ordre supérieur, et l'existence du journal tomba en péril. Dans cette lutte de chaque jour, où les rédacteurs de l'*Avenir*, MM. de Lamennais, l'abbé Philippe Gerbet, de Salinis, de Montalembert et de Coux, essayaient d'affranchir l'Eglise du Christ des entraves du pouvoir temporel, et combattaient avec la puissance de la dialectique le système des déclarations gallicanes, espèce de schisme déguisé que Bossuet a signé de son grand nom, l'abbé Lacordaire fut un des joueurs les plus intrépides et les plus acharnés ; sa manière chaude et énergique d'attaquer une question, son style coloré et plein de vigueur, sa polémique sur les doctrines

de ses adversaires, qu'il saisissait au collet, dans ses articles, sans ménagemens et sans réserve, tout en lui acquérant vite la célébrité, hâtèrent l'explosion des amours-propres offusqués, et amenèrent une déplorable scission parmi les membres du clergé.

Dans ces circonstances, M. de Lamennais partit pour Rome avec M. de Montalembert et l'abbé Lacordaire. On connaît les tristes résultats de ce voyage.

L'abbé Lacordaire de retour fit paraître une brochure intitulée : *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*. Dans cette brochure, M. Lacordaire combat les doctrines erronées de son ancien maître, rend hommage à la suprématie de la chaire de Saint-Pierre, et rompt publiquement avec M. de Lamennais, qu'il n'a pas revu depuis.

Monseigneur de Quélen permit à l'abbé Lacordaire, comme pour le remercier d'une conversion qui avait fait tant de bruit, de prêcher à la Métropole de Paris une station de carême.

Tout Paris voulut entendre ce jeune orateur, dont la plume sacerdotale d'écrivain politique avait eu des hardiesses inouïes de liberté et de progrès.

On vit se couloyer dans la vaste basilique toutes les gloires contemporaines : Chateaubriand et M. Arago, M. Berryer et Cuvier, Victor Hugo et M. de Cormenin, Balabanche et M. de Lamartine. La pairie et la magistrature, les ministres et les députés, les écoles de droit et de médecine, les journalistes de toutes les opinions, tout le monde s'y donnait rendez-vous ; tous étaient émus dans les entrailles, fascinés et émerveillés.

Et cependant, l'orateur était d'une taille ordinaire, d'une figure pâle et souffrante, et son organe assez ingrat et voilé. Quand l'abbé Lacordaire apparaît dans la chaire, rien ne se révèle en lui de cette souveraineté de la parole, de cette lave brûlante de l'âme, qui finissent par illuminer et électriser l'auditoire. C'est que l'éloquence de ce jeune prêtre est toute de sentiment et d'entraînement ; il s'anime, il s'échauffe par degrés ; les idées qu'il déroule sans trop d'ordre et de lien quelquefois, toutes étoilées de métaphores et d'éclatantes comparaisons, frappent et étonnent. Hardi jusqu'à la témérité, à l'endroit des injustices et des forfaits des gouvernements contre l'Eglise du Christ, il fulmine contre eux de sanglants réquisitoires où la science de l'avocat marche de pair avec la foi dévorante du prêtre, le Code civil à côté du Code divin ; mais l'abbé Lacordaire brille surtout par l'éloquence insinuante et persuasive ; il sait le chemin du cœur de cette jeunesse, bonne au fond, pleine d'instincts généreux et nobles, et que l'âge orageux des passions précipite loin de la ligne austère du devoir ; avec des expressions de père et d'ami, compatissantes et douces, il sonde ses plaies cachées, il en extrait le poison mortel, et il administre avec miséricorde le baume qui soulage et guérit ; il la connaît si à fond, cette jeunesse de notre siècle, dont il a fait partie, dont il a partagé les erreurs et les égarements ! L'expérience donne un poids immense à ses arguments, la foi, des ailes à sa charité, le sentiment, une force invincible à ses convictions.

L'abbé Lacordaire est l'emblème le premier prédicateur de notre époque, non pas cependant un prédicateur-modèle, qui joint la science théologique et un grand savoir aux dons supérieurs de l'éloquence ; ses sermons, même les mieux coordonnés, étudiés à froid, manquent d'argumentation et de mé-

thode ; mais il a ce qui ébranle les masses leurrées, des éclairs d'inspiration sublimes, le sens profond de la génération actuelle et des grandes choses qui lui sont réservées ; il ne s'emprisonne pas dans des thèmes rebatus et usés ; sa forme littéraire est neuve, incisive, originale, quoique un peu étrange ; il est à la fois citoyen et prêtre ; il défend la cause de Dieu et celle des peuples qu'on opprime, et il a contre tous les despotismes d'écrasants anathèmes. C'est le prédicateur par excellence du catholicisme et de la nationalité française, au XIXe. siècle.

M. l'abbé Lacordaire a prêché plusieurs stations consécutives à la Métropole, toujours avec la même affluence et le même enthousiasme de la part de son auditoire. Il s'était préparé à l'occupation de la première chaire de Paris par quelques conférences au collège Stanislas, conférences qui eurent un succès retentissant.

Aux dernières stations de l'abbé Lacordaire à la cathédrale son orthodoxie fut quelque peu suspectée. Le langage nouveau qu'il introduisait dans l'enseignement catholique, déplut.

C'est à cette époque qu'il conçut le projet d'aller à Rome, et de ressusciter en France, avec l'autorisation du saint-père, l'ordre des Dominicains.

Il se mit en route le 7 mars 1839, avec M. Boutod, prêtre du diocèse de Paris, et M. Réquéda, ex-saint-simonien, nouvellement converti au catholicisme.

Grégoire XVI accueillit avec cordialité les pieux voyageurs, approuva leur projet, et, au bout d'un an de noviciat, ils prononcèrent leurs vœux. M. Lacordaire reçut le nom de père Dominique ; M. Boutod celui de Père Vincent, et M. Réquéda celui de père Pierre.

De Rome, ils se rendirent au couvent de Quercia, près de Viterbe, pour se livrer aux exercices de l'ordre et méditer Saint-Thomas. Mais M. l'abbé Boutod n'osa pas aller plus loin : incertain sur sa vocation, il se retira. Une fièvre chaude emporta M. Réquéda le 2 septembre 1840, et l'abbé Lacordaire resta seul. Il avait établi à Rome une école composée de sept élèves destinés à recruter l'ordre nouveau des Dominicains.

L'abbé Lacordaire a donné une conférence à Paris au mois de février dernier, à l'église des Petits-Pères. Le temple était comble. Le prédicateur avait la tête rasée, avec une couronne de cheveux au sommet. Un capuchon couvrait ses épaules, d'après les statuts de son ordre.

Nous applaudissons de grand cœur au projet du R. P. Lacordaire de rétablir en France l'ordre des Frères prêcheurs. Nul n'est plus convenable que lui pour accomplir cette sainte entreprise : il est, sans contredit, un des membres les plus distingués du clergé ; il est admiré de tous ceux qui l'ont entendu ; estimé, aimé de toute la jeunesse.

Saint Dominique fut un des plus grands hommes du moyen-âge, un des plus nobles caractères qui aient jamais existé. Il résolut de rétablir la morale, et pour y parvenir il choisit des hommes connus sous le nom de *Frères prêcheurs*, soumis à la plus rigoureuse austerité, et n'employant d'autre mobile que l'éloquence du cœur. Il fut lui-même un des plus admirables exemples de ce genre d'éloquence. Un jour qu'il avait profondément ému ses auditeurs, on lui demanda dans quel livre il avait étudié son discours ? « Le livre dont je me suis servi, répondit-il est celui de la charité. »

Vouloir rétablir l'ordre de ce grand homme n'est-ce pas, nous le demandons, une noble pensée, une pensée toute nationale? Le R. P. Lacordaire rencontrera sans doute (et quelle œuvre n'en rencontre pas?), dans de vieilles préventions, plus d'un obstacle; mais le bon sens en fera bien justice, et sa généreuse pensée grandira de plus en plus dans l'opinion des hommes éclairés.

Qu'il poursuive donc sa mission régénératrice! nous l'accompagnons de nos vœux et de nos espérances!

L'ABBÉ B.

—o—
V A R I E T E S.

L'HOMME-TRITON.—M. Malbek, dont les anciens auraient volontiers fait un Dieu marin, avait jugé à propos de différer son départ jusqu'à samedi. Donc, samedi, à six heures du soir, cet intrépide navigateur a lancé sa pirogue en tôle surmontée d'une petite voile en soie, dans l'anse d'Arenc, à Marseille. La mer était tellement agitée, que pas un bateau-pêcheur n'avait osé s'aventurer dans le golfe; de hautes et larges vagues déferlaient sur les rochers. M. Malbek s'est bravement installé dans sa solide pirogue, dont la forme rappelle celle d'un gros poisson.

L'intérieur de cette embarcation contient un matelas de caoutchouc; à la proue, des boîtes en fer blanc, renfermant les provisions du voyage, le viatique du hardi marin, sont fixées à un cercle en tôle. La pirogue n'a qu'un trou, par lequel passe M. Malbek, qui a soin, quand il veut se livrer au repos, de boucher ce trou avec un couvercle en caoutchouc; il respire alors par le petit mât creux auquel sa voile est attachée.

Cet esquif vogue avec une vitesse extraordinaire; en un clin-d'œil, M. Malbek, dont on ne voyait que le haut du corps, a dépassé les caps voisins de la ville et s'est avancé vers Montredon; il dirigeait avec une seule et petite rame son embarcation, sur laquelle les vagues passaient à chaque instant; M. Malbek, ruisselant d'onde marine, pagayant comme un habitant de la Nouvelle-Zélande, offrant sa voile au vent, avait plutôt l'air d'un poisson nageant à fleur de vagues, que d'un pilote, car sa tête seule, par moment, semblait flotter à la surface de l'eau. Sa pirogue est construite de manière à ne pouvoir jamais chavirer.

Quelques personnes réunies sur la plage de l'Huveaune furent fort étonnées à l'aspect de cet étrange navire qui portait un buste animé, et qui gravissait prestement les longues et hautes lames; elles suivirent des yeux la pirogue de M. Malbek, jusqu'au moment où elle disparut derrière le cap de Montredon. Que les vents lui soient favorables!

Sémaph.

Le 14 du courant, on célébrera au Mont St. Hilaire la fête de l'Exaltation de la Ste. Croix. La messe, suivie d'un sermon, sera chantée à 9 heures dans la chapelle du monument. La cérémonie, si le temps le permet, promet d'être pompeuse; et nous ne doutons pas que l'affluence des fidèles à ce lieu de leur dévotion n'en vienne rehausser l'éclat.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTRÉAL;
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.